

MATEO ALEMÁN  
**LA OBRA COMPLETA**

Iberoamericana–Vervuert, Junta de Andalucía–Universidad de Sevilla, 2014,  
 édition de Pedro M. Piñero Ramírez-Katharina Niemeyer,  
 3 t. (CLXII-600 p., 737 p., LVIII-821 p.).

Enfin ! – diront les alémanistes et plus largement encore les amoureux des lettres espagnoles du Siècle d’or. Il aura fallu en effet attendre quatre siècles après sa mort pour que sa Séville natale, sous l’impulsion persévérante de Pedro M. Piñero Ramírez entouré d’un collègue de chercheurs, rende à Mateo Alemán l’hommage qui lui revenait avec ce monument d’érudition que constitue cette première édition de ses œuvres complètes réunies en trois élégants volumes reliés.

Le premier, *Obra varia* (édition de Marciala Domínguez García, Manuel García Fernández, Pedro M. Piñero Ramírez, Francisco Ramírez Santacruz), regroupe quelques textes courts : une traduction (*Odas de Horacio*), un sonnet en réponse à Vicente Espinel (*Soneto*), un « Prologue » aux *Proverbios morales* de Alonso de Barros, *Deux lettres à un ami* et un « Éloge » pour la *Vida de Ignacio de Loyola* de Belmonte Bermúdez. À ceux-ci s’ajoutent des textes qui, quoique confidentiels pour certains jusqu’à une date récente, ne sauraient être tenus pour mineurs : *Regla de la Cofradía del dulcísimo Jesús Nazareno*, 1578 ; *Informe secreto* ; *Ortografía castellana* ; *Sucesos de don fray García Guerra* et *Oración fúnebre*.

Ce volume s’ouvre sur une brève présentation par Pedro M. Piñero Ramírez qui explique la genèse et les normes qui régissent l’ensemble de l’édition (modernisation des textes, à l’exception de *Regla de la Cofradía del dulcísimo Jesús Nazareno* et de *Ortografía castellana* ; notes et appareil critique destinés à éclairer le sens littéral et le contexte culturel ; introduction et bibliographie pour chaque texte en particulier renvoyant à la bibliographie générale de ce premier tome). Dans le cas du *Rapport* relatif aux forçats d’Almadén, certains termes spécifiques sont explicités à la suite ; pour les autres textes, un index reprend en fin de volume les mots, noms propres et thèmes ayant fait l’objet d’une note et renvoie aux pages des œuvres concernées.

Suit une introduction à l’œuvre de Mateo Alemán par Pedro M. Piñero Ramírez qui part des portraits placés en tête des éditions auto-

risées par l'auteur, pour nous proposer au final un portrait de l'homme Alemán en plongeant au cœur de son œuvre. On peut adhérer ou non à tel ou tel de ses jugements (*Guzmán de Alfarache* « une œuvre d'une indiscutable laïcité ? », mais on ne peut que louer l'objectivité de la démarche ; toutes les pièces étant mises à la disposition du lecteur avec la rigueur scientifique qui convient, il appartient à chacun de se forger une opinion. Une vaste chronologie, richement documentée, due à Marciala Domínguez García et Pedro M. Piñero Ramírez, complète cette biographie.

Les textes réunis à la suite mettent en lumière tout à la fois la complexité et l'unité de l'œuvre d'un homme qui marque de sa forte personnalité chacun des secteurs dans lesquels il est engagé. *La Regla de la Cofradía* (étude et édition de Manuel García Fernández), quels que soient les motifs qui amenèrent Alemán à entrer dans la Confrérie dès l'âge de vingt ans, montre assez, avec sa rapide élévation au rang de frère majeur, de quel crédit il jouissait alors parmi ses frères pour que ceux-ci lui confient le soin de mettre leurs statuts au diapason des temps nouveaux issus du concile de Trente. Des statuts qui firent ensuite école au sein de l'Église sévillane et grâce auxquels Alemán a laissé une empreinte durable ainsi qu'en témoignent aujourd'hui encore des membres de la confrérie qui s'honorent de l'avoir compté au nombre des leurs. Si *El informe Secreto* (étude de Pedro M. Piñero Ramírez, édition de Marciala Domínguez García et P. M. Piñero Ramírez) est « un document de grande valeur historique » dans lequel on ne peut déceler « aucune trace du style d'Alemán », son « esprit critique, sa préoccupation pour les pauvres et de façon particulière pour les marginaux et les blessés de la vie, qui imprègnent son œuvre » sont très palpables. *Ortografía castellana* (édition, introduction et notes de Francisco Ramírez Santacruz) concourt à « l'extraordinaire cohérence » de l'œuvre dans son ensemble. Ce texte d'une lente maturation, riche d'une « série d'autoportraits », offre « une vaste radiographie de son auteur et de son temps », au point que « le lecteur finit par avoir l'impression que le véritable sujet n'est autre qu'Alemán lui-même ». On ne saurait toutefois négliger le fond car, en promouvant une orthographe phonétique, Alemán fait plus qu'élaborer un traité d'orthographe ; c'est aussi un « véhicule d'idées modernes aux conséquences politiques et éthiques » qu'il propose en partant du principe que « qui mal écrit, pense mal et agit plus mal encore ». Cette proclamation humaniste a le mérite de s'inscrire parfaitement dans le courant réfor-

mateur qui se fait alors jour en Espagne et de répondre à « l'intérêt pour la langue et la linguistique qui prévaut en Nouvelle Espagne » au moment où l'ouvrage y est publié. (Œuvres de circonstance, « *Elogio* » pour la *Vida del Padre Maestro Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús* (édition de Pedro M. Piñero Ramírez) du Sévillan Luis Belmonte Bermúdez, aussi bien que *Sucesos de don fray García Guerra et Oración fúnebre* (édition de Francisco Ramiro Santacruz) consacrées à son défunt protecteur, l'archevêque de Mexico García Guerra, éphémère vice-roi de Nouvelle Espagne, témoignent du goût constant d'Alemán pour la biographie vraie ou figurée, conçue depuis son *Picaro* comme une « école de fine politique, éthique et économique », fondement d'une œuvre destinée à nous aider à « accéder à cette éternité que nous espérons tous ». Si, en s'attachant aux fastes de la réception de l'archevêque et aux festivités de l'avènement du vice-roi avant de s'attarder sur l'autopsie de son cadavre, la chronique ne nous instruit guère sur Alemán et les raisons qui le poussèrent à quitter sa « marâtre » terre natale, elle confirme du moins, outre sa riche palette de conteur, son désenchantement envers ce monde si prompt à passer de la pompe à la décomposition. Faut-il voir pour autant « une foi en crise » au terme de cette *Oraison funèbre*, par ailleurs « bijou du genre élégiaque » répondant à « tous les modes d'expression d'une ascétique orthodoxe » ?

Le deuxième volume est consacré à *San Antonio de Padua* (édition de Henri Guerreiro et Marc Vitse, introduction de Marc Vitse). Composée entre les deux parties de *Guzmán de Alfarache*, l'œuvre répond à un vœu de Mateo Alemán en reconnaissance de l'intercession « miraculeuse » de saint Antoine, laquelle lui valut, écrit-il, de sortir indemne de l'accident qui aurait dû lui coûter la vie. Faut-il voir dans sa publication tardive, quelque treize années après l'événement, une manœuvre préventive pour se voir attribuer un brevet d'orthodoxie à la veille de la publication de la seconde partie de son *Guzmán de Alfarache, atalaya de la vida humana*, que d'aucuns pourraient juger sulfureux ? Les affinités qui unissent les deux textes ne permettent pas de trancher dans ce sens, car les similitudes de forme et de fond sont grandes par-delà les différences.

Si le livre I (années de formation du saint) et le livre III (sa canonisation, la translation de son corps et ses miracles *post mortem*) suivent un

ordre chronologique conforme à la biographie, il n'en va pas de même pour le livre II (apostolat de saint Antoine), de beaucoup « le plus long et le meilleur des trois livres », où semble régner une certaine « désorganisation ». C'est que l'auteur est tiraillé entre deux volontés contradictoires, « celle d'historien-narrateur et celle de moraliste donneur de leçons ». Il assure le lecteur qu'il ne s'émancipe pas de ses sources biographiques, non sans l'avertir que dans le cas précis le rapport à l'histoire souffre quelque « exception », sous forme de moralités destinées à éclairer le miroir qui lui est tendu en la personne de saint Antoine. Dès lors, la biographie passe au second plan et devient « secondaire » par rapport au « texte principal » dévolu à la moralité, ainsi qu'il apparaît dans nombre de chapitres où la prévalence de celle-ci s'impose tant quantitativement que structurellement, révélant en cela une similitude avec *Guzmán de Alfarache*, expression d'une totale convergence des deux œuvres dont la finalité proclamée et clairement assumée est d'amener le lecteur à entrer dans cette « vie éternelle à laquelle nous aspirons tous ». Même structure duale donc, où le héros de l'histoire, Antoine, aussi bien que Guzmán, est confiné dans le rôle de faire-valoir d'une leçon qui le dépasse. Certes, la part dévolue au sacré et au profane diffère d'un texte à l'autre : vie de saint oblige, le discours théologique est plus développé dans l'hagiographie qui constitue « un traité de dogmatique tridentine d'une parfaite orthodoxie », et ce n'est pas le moindre des intérêts de cette hagiographie que cette conversion opérée par Mateo Alemán d'un « paladin médiéval de l'orthodoxie défendue contre les cathares et les vaudois » en « réfutateur implacable de l'hétérodoxie luthérienne et calviniste ». À côté de cette transformation essentielle par rapport aux sources, ajoutons avec Marc Vitse la touche personnelle apportée par le conteur à la matière traditionnelle réélaborée en de vivants récits. C'est donc une « profonde unité » qui s'impose et confond dans une même finalité la *Vida de San Antonio* et *Guzmán de Alfarache*. « Une profonde unité idéologique observable non seulement dans le programme de réformes morales, sociales, économiques et politiques proposées ou suggérées par le réformateur, mais aussi le tissu théologique ourdi par l'homme de la Contre-Réforme, dans *San Antonio* avec la trame de ses fils thématiques et dans *Guzmán* avec la chaîne de ses allusions sporadiques », à quoi il faut ajouter « une profonde unité stylistique », sans oublier la palpitation d'un « homme sensible à l'extrême à la douleur humaine ».

Des quatre éditions publiées respectivement à Séville (Clemente

Hidalgo, 1604 ; Juan de León, 1605), puis à Valence (Pedro Patricio Mey, 1607) et à Tortosa (Jerónimo Gil, 1623), c'est la deuxième qui est jugée la meilleure et qui sert de base à cette édition.

Si Marc Vitse se défend d'avoir voulu faire une édition critique de *San Antonio de Padua*, les lecteurs constateront qu'il s'agit d'une édition savante, véritable travail de bénédictin, a-t-on envie de dire en pensant à ce réseau de citations bibliques qu'elle s'attache à déceler à travers le texte. On mesurera l'immensité de la tâche accomplie en se reportant à l'index des références bibliques placé en fin de volume. Sans entraver la lecture du texte par une accumulation excessive, les notes sont nombreuses et toujours éclairantes, qu'il s'agisse d'indications historiques ou de références littéraires ; on appréciera particulièrement les renvois à *Guzmán de Alfarache* qui jettent les bases d'une concordance de l'œuvre de Mateo Alemán dont on peut ainsi mieux mesurer au fil des pages combien les différents éléments se répondent et se complètent.

Au total donc une première édition moderne très réussie, qui facilite l'accès au texte et répond pleinement à l'attente du lecteur.

Le troisième volume est consacré à *Guzmán de Alfarache* (étude de Katharina Niemeyer, présentation du texte, édition et notes de David Mañero Lozano). Katharina Niemeyer rappelle le succès retentissant de l'œuvre publiée en deux parties, dont la première sort des presses de Várez Castro en 1599 avant d'être suivie d'une bonne vingtaine d'autres éditions jusqu'à la sortie de la seconde partie en 1604, sans compter les éditions ultérieures et les versions frauduleuses. L'œuvre est d'ailleurs à ce point prisée qu'elle ne manque pas d'attirer un plagiaire qui signe la suite apocryphe d'un pseudonyme quelque peu équivoque, Mateo Luján de Sayavedra, auquel le « véritable auteur » réglera son compte dans la *Segunda parte de la vida de Guzmán de Alfarache, atalaya de la vida humana* : il en fera le voleur et le valet de son *Picaro*, et ledit Sayavedra trahira dans la fable comme dans la vie, avant de perdre la raison et de disparaître à jamais au fond de la mer. Bien qu'âgé d'une cinquantaine d'années, Alemán n'a guère de passé littéraire quand le succès de son *Picaro* franchit hardiment les frontières espagnoles : Gabriel Chappuys donne une première traduction française en 1600 ; d'autres suivront dans les principales langues européennes et on en comptera même une en latin, la diffusion de l'im-

primerie offrant un marché prometteur. Alemán apporte d'ailleurs un soin particulier à la révision de son texte.

La « poétique histoire » qu'il nous propose ouvre la voie au roman moderne en s'émancipant des catégories qui avaient prévalu jusqu'alors : Guzmán « oscille continuellement entre la narration et les digressions en tout genre, entre le récit de ses propres actions, d'une part, et un chapelet de sentences, anecdotes, commentaires, réflexions et même *novelle*, apparemment indépendantes, d'autre part ». Précisons que l'auteur a pris soin dans un propos liminaire d'éclairer son lecteur pour la bonne compréhension de cette « autobiographie spirituelle 'sécularisée' » destinée à son profit et conçue d'un seul tenant de deux parties composées de trois livres chacune, mais dont il ne produit présentement que la première. C'est Guzmán lui-même, écrit-il, qui nous fait la leçon, retraçant l'histoire de sa vie depuis les galères où l'ont conduit ses crimes et délits : assagi par le temps, il a l'intelligence, la culture et l'expérience pour ce faire. Sa « confession générale », comme celle de Lazarillo, remonte aux racines de sa préhistoire. Ce fils de famille peu recommandable, né de la liaison « illégitime » d'une prostituée et d'un Génois peu catholique, et parti à la découverte du monde à peine sorti de l'enfance, aura pour tout titre de noblesse celui de *Picaro*. Vagabond, franchissant progressivement tous les échelons de la délinquance, il nous entraîne dans son périple, de sa Séville natale à Rome jusqu'à son retour à Séville qu'il devra quitter pour les galères d'où, ayant comme saint Paul dépouillé le vieil homme, il nous fait le récit de sa vie agitée, une fois venu à résipiscence : d'abord mendiant, puis valet d'auberge, marmiton, portefaix, soldat, marchand véreux, étudiant en théologie, joueur, tricheur et voleur, simulateur et mystificateur, proxénète faisant commerce du mariage, insultant la charité et la religion, en un mot le plus infâme des hommes, il égrène à chaque étape les commentaires éclairés d'un homme qui parle en connaissance de cause. Faut-il voir là simple « dialectique propre, selon l'anthropologie humaniste chrétienne, à l'humaine condition générale entre le désir du bien et le penchant au mal » ? Ce serait ne pas voir que la « poétique histoire » à laquelle Alemán s'efforce de donner couleur de vraisemblance n'a d'autre finalité que de répondre à la leçon socioéconomique et théologique et morale qui gouverne l'histoire. On aurait aimé voir préciser par une analyse de la structure des chapitres comment les deux discours entrent en dialogue au profit des « moralités » qui priment sur le récit, lequel n'est allégué qu'à titre d'illustration.

Ainsi le veut la « fable » du *Pícaro*, sa « confession » ayant vocation à écarter le lecteur des écueils contre lesquels il a failli sombrer, et le conduire à bon port. Voilà pourquoi la fiction s'abolit dans l'infini de cette « vie éternelle » espérée par un Guzmán au terme du parcours mémoriel, lorsque, libéré de ses chaînes et justifié aux yeux des hommes, il attend serein la grâce de son roi, comme le pécheur régénéré qu'il est désormais attend plein de foi et d'espérance la justification suprême de la grâce de son Dieu. Il n'y a pas de troisième partie à attendre, même si à la fin de la seconde Alemán a ouvert artificiellement un récit fermé sur lui-même pour faire pièce à de potentiels usurpateurs. La suite de la vie de Guzmán est à lire dans la vie de saint Antoine, écrite entre les deux parties du livre de son *Pícaro* : lui seul permet d'accéder à la troisième dimension, lui seul nous ouvre le ciel.

David Mañero Lozano fait siens les critères qui ont dicté le choix de Luis Gómez Canseco pour l'établissement de son édition publiée par la Real Academia Española en 2012 et prend pour base de la première partie de la sienne celle de Juan de León (Séville, 1602) et celle Pedro Crasbeeck (Lisbonne, 1604) pour la seconde partie. Je n'en dirai rien, car elle n'apporte guère de nouveauté. On aurait aimé qu'elle éclairât quelques passages demeurés obscurs – ou du moins qu'elle s'y essayât.

Il est vrai que le long compagnonnage avec Guzmán de Alfarache peut être contagieux et porter à l'outrance une nature humaine jamais pleinement satisfaite. Aussi, prenant comme lui la juste mesure des choses au terme de ce long parcours, je ne saurais trop dire l'intérêt de cette grande et belle édition qui met à disposition du lecteur l'œuvre intégrale de Mateo Alemán éclairée des avancées de la recherche contemporaine, offrant ainsi une base d'investigation solide aux chercheurs à venir.

Monique MICHAUD